

UN POINT DE MYTHOLOGIE



Le professeur ami de papa. — Ton père vient de me dire, mon cher Toto, que tu étais le premier de ta classe en mythologie ; pourrais-tu me dire ce que les dieux de la fable consumaient dans l'Olympe ?

Toto. — Bien sûr ! Ils fumaient le Nectar à 5 cents de Mr Cusson.

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

XXI

DE SILKA AU FORT YONKON

(Suite).

Un soir, se promenant avec M. Serge, il se montra sans réserve à lui, avec ses aspirations et ses regrets. Il dit ce qu'il aurait voulu être, ce qu'il se croyait de légitime ambition. Peut-être, à continuer de courir le monde, à s'exhiber dans les fêtes foraines, à poursuivre ce métier de gymnaste et d'acrobates, s'entourer de jongleurs et de clowns, peut-être ses parents arriveraient-ils à une petite aisance, peut-être lui-même finirait-il par acquérir quelque fortune ! Mais alors il serait trop tard pour s'engager dans une carrière plus honorable.

« Je ne rougis pas de mon père et de ma mère, monsieur Serge, ajouta-t-il. Non ! je serais un ingrat ! Dans la limite de ce qu'ils pouvaient faire, ils n'ont rien omis ! ils ont été bons pour leurs enfants ! Cependant, je sens que je pourrais devenir un homme, et je ne suis destiné qu'à être un pauvre saltimbanque !

— Mon ami, lui répondit M. Serge, je te comprends. Mais laisse-moi te dire que, n'importe quel métier, c'est déjà quelque chose que de l'avoir exercé honnêtement ? Connais-tu de plus honnêtes gens que ton père et ta mère ?

— Non, monsieur Serge !

— Eh bien, continue à les estimer comme je les estime moi-même. En voulant t'élever, tu fais preuve d'une noble tendance. Qui sait ce que l'avenir te réserve ? Prends courage, mon enfant, et compte sur mon appui. Je n'oublierai jamais ce que ta famille a fait pour moi, non, jamais ! Et, un jour, si je peux...

Et, tandis qu'il parlait de la sorte, Jean observait que le front de M. Serge s'obscurcissait, que sa voix était moins assurée. Il semblait regarder l'avenir d'un œil inquiet. Il y eut là un instant de silence que Jean interrompit en disant :

« Une fois arrivé à Port-Clarence monsieur Serge, pourquoi ne continueriez-vous pas le voyage avec nous ? Puisque vous avez l'intention de retourner en Russie, près de votre père...

— C'est impossible, Jean, répondit M. Serge. Je n'ai point achevé l'exploration que j'ai entreprise à travers les territoires de l'ouest-Amérique.

— Kayette restera-t-elle avec vous ? » murmura Jean.

Et il dit cela d'une voix si triste, que M. Serge ne put l'entendre sans ressentir une profonde émotion.

« Ne faut-il pas qu'elle m'accompagne, reprit-il, maintenant que je me suis chargé de son avenir ?

— Elle ne vous quitterait pas, monsieur Serge, et dans votre pays...

— Mon enfant, répondit M. Serge, mes projets ne sont pas définitivement arrêtés. Voilà tout ce que je puis te dire maintenant. Lorsque je serai à Port-Clarence, nous verrons. Peut-être à ce moment aurai-je à faire à ton père une certaine proposition et de sa réponse dépendra...

Jean sentit se renouveler l'hésitation qu'il avait déjà remarquée dans les paroles de M. Serge. Cette fois il n'hésita pas, comprenant qu'une extrême réserve lui était commandée. Mais, depuis cet entretien, il y eut une plus étroite sympathie entre eux. M. Serge avait reconnu tout ce qu'il y avait de bon, de sûr, d'élevé, dans ce garçon si droit, si franc. Aussi s'employait-il à l'instruire, à le diriger vers les études où le portaient ses goûts. Quant à M. et Mme Cascabel, ils ne pouvaient que se féliciter de ce que M. Serge faisait pour leur fils.

Toutefois, Jean ne négligeait point ses fonctions de chasseur. M. Serge, très passionné pour cet exercice, l'accompagnait le plus souvent, et, entre deux coups de fusil, que de choses on peut dire ! Ces plaines étaient très giboyeuses. Des lièvres, il y en avait de quoi nourrir toute une caravane. Et ce n'était pas uniquement au point de vue comestible qu'ils avaient leur utilité.

« Il n'y a pas là que des râbles et des salmis qui courent, ce sont aussi des manteaux, des bons, des manchons, des couvertures ! dit un jour M. Cascabel.

— En effet, mon ami, lui répondit M. Serge, et quand ils auront figuré à l'office sous une forme, ils figureront non moins avantageusement sous l'autre dans votre garde-robe. On ne saurait trop se prémunir contre les rigueurs du climat sibérien.

C'est pourquoi on faisait provision de ces peaux, tout en économisant les conserves pour l'époque l'hiver mettrait en fuite le gibier des contrées polaires.

Au reste, lorsque les chasseurs ne rapportaient ni perdrix, ni lièvres, Cornélia ne dédaignait pas de mettre dans le pot-au-feu un corbeau ou une corneille, à la mode indienne, et la soupe n'en était pas moins excellente.

Il arrivait ainsi que, de temps à autre, M. Serge ou Jean tiraient de leur carnier un magnifique coq de bruyère, et l'on imaginait sans peine combien ce rôti faisait bonne figure sur la table.

La *Belle-Boulotte* n'avait donc pas à craindre d'être éprouvée par la faim. Il est vrai, elle n'était encore engagée que dans la partie la plus facile de son aventureux itinéraire.

Un ennui, par exemple, et même une souffrance qu'il fallait supporter, c'étaient les importunités des moustiques. Maintenant que M. Cascabel n'était plus sur une terre anglaise il les trouvait très désagréables. Et, sans doute, leur fourmillement aurait dépassé toute mesure, si les hirondelles n'en eussent fait une consommation extraordinaire. Mais ces hirondelles ne tarderaient pas à émigrer vers le sud, car il est de bien courte durée, le séjour qu'elles font sur la limite du Cercle polaire !

Le 9 juillet, la *Belle-Boulotte* arriva au confluent de deux cours d'eau, l'un tributaire de l'autre. C'était la Lewis-river, qui se jette dans le Youkon par un large évasement de sa rive gauche. Ainsi que le fit observer Kayette, ce fleuve, en la partie supérieure de son cours, porte aussi le nom de Pelly-river. De l'embouchure du Lewis, il se dirige franchement vers le nord ouest, avant de s'incliner à l'ouest pour aller verser ses eaux dans un vaste estuaire de la mer de Behring.

Au confluent du Lewis s'élevait un poste, le fort Selkirk, moins important que le fort Youkon, lequel est situé à une centaine de lieues en aval sur la rive droite du fleuve.

Depuis le départ de Sitka, la jeune Indienne avait rendu de précieux services, en guidant la petite troupe avec une remarquable sûreté d'indications. Déjà, pendant sa vie nomade, elle avait parcouru ces plaines qu'arrose le grand fleuve

alaskien. Interrogée par M. Serge sur la manière dont s'était passée son enfance, elle avait raconté toute sa vie si pénible, au temps où les tribus Indigènes se transportaient d'un point à l'autre de la vallée du Youkon, puis la dispersion de la tribu, la dispersion de sa famille. Et alors, n'ayant plus de parents, elle s'était vu réduite à prendre le métier de servante chez quelque fonctionnaire ou agent de Sitka. Plus d'une fois, Jean lui avait fait recommencer sa triste histoire, et il en éprouvait toujours une profonde émotion.

Ce fut aux environs du fort Selkirk que l'on rencontra quelques-uns de ces Indiens qui errent sur les rives du Youkon, particulièrement de ces Birchs, nom que Kayette traduisait ainsi : Gens du bouleau. Et, de fait, il existe nombre de ces essences des hautes latitudes au milieu des pins, des sapins Douglas et des érables, dont est semé le centre de la province alaskienne.

Le fort Selkirk, occupé par quelques employés de la Compagnie russe-américaine, n'est à vrai dire, qu'un dépôt de pelleteries et de fourrures, où les négociants du littoral viennent faire leurs achats à des époques déterminées.

Ces employés, heureux d'une visite qui rompait la monotonie de leur existence, firent bon accueil au personnel de la *Belle-Boulotte*. Aussi M. Cascabel résolut-il de prendre un repos de vingt-quatre heures.

Toutefois, il fut décidé que la voiture traverserait le fleuve Youkon en cet endroit, afin de ne pas avoir à le franchir plus tard et peut-être dans des conditions moins favorables. En effet, son lit gagnait en largeur et son cours en rapidité, à mesure qu'il se développait vers l'ouest.

Ce fut M. Serge qui donna ce conseil, après avoir étudié sur la carte le tracé du Youkon, qui coupait l'itinéraire à deux cents lieues en avant de Port-Clarence.

Donc, un bac transporta la *Belle-Boulotte* sur la rive droite, avec l'aide des agents et des Indiens, cantonnés aux environs du fort Selkirk, et qui exploient les eaux poissonneuses du fleuve.

Par contre, l'arrivée de la famille ne leur fut pas inutile, et, en échange de leurs services, elle put en rendre un dont ils apprécieront toute l'importance.

Le chef de la tribu était alors gravement malade—du moins, on l'aurait pu croire. Or, il n'avait pour remèdes et pour médecin que le magicien traditionnel et les médications magiques en usage chez les tribus indigènes. Aussi, depuis quelque temps, ce chef avait-il été couché sur la place du village, où un grand feu brûlait nuit et jour. Les Indiens, rassemblés autour de lui, chantaient en chœur une invocation au grand Manitou, tandis que le magicien essayait ses meilleurs sortilèges afin de chasser le mauvais esprit logé dans le corps du malade. Et, pour y mieux réussir, il essayait d'introduire ledit esprit dans sa propre personne ; mais celui-ci, très tenace, ne voulait point déguerpir.

Heureusement, M. Serge, qui avait quelque teinture de médecine, put donner au chef indien des soins en rapport avec son état.

Lorsque M. Serge l'eut examiné, il diagnostiqua sans peine la maladie de l'auguste malade, et, recourant à la petite pharmacie de voyage, il lui administra un énergique vomitif que toutes les incantations du magicien n'auraient pu remplacer.

La vérité est que ce chef s'était donné une indigestion de premier ordre, et les pintes de thé qu'il absorbait n'arrivaient pas à la combattre.

Il ne mourut donc pas à la grande satisfaction de sa tribu—ce qui priva la famille Cascabel d'assister aux cérémonies qui accompagnent l'enterrement d'un souverain. Et encore, le mot enterrement n'est-il pas juste, lorsqu'il s'agit de funérailles indiennes. Car c'est dans l'air que le corps est suspendu à quelques pieds au-dessus du sol. Là, au fond de son cercueil, et comme pour lui servir en l'autre monde, sont déposés sa pipe, son arc, ses flèches, ses raquette et les fourrures plus ou moins précieuses qu'il revêtait pendant l'hiver. Puis, comme un enfant en son berceau, la brise le berce ainsi pendant son éternel sommeil.

La famille Cascabel ne passa que vingt-quatre heures au fort Selkirk, prit congé des Indiens et des employés, emportant un excellent souvenir